

Les amoureux du Pont Coupé

Conte chinois en langue vulgaire du XVII^e siècle

Traduit et annoté par Pierre KASER



Les amoureux du Pont Coupé

Illustration :

« Duanqiao canxue » 斷橋殘雪 (Le pont Coupé sous une neige persistante).

Impression en cinq couleurs d'après Guo Zhongnu 郭忠恕 (?-977)

figurant dans l'édition Wang 王 de Jingling 金陵 (Nankin) du *Xihu jiahua* 西湖佳話

datée de la 12^e année Kangxi 康熙, 1673 (Bibliothèque de Pékin)

Source : Hangzhou, Zhejiang wenyi, coll. « Xihu wenyi », 1985

Avertissement

LES AMOUREUX DU PONT COUPE est le onzième des seize récits du *Xihu jiahua* 西湖佳話 (Belles histoires du Lac de l'Ouest) recueil de contes en langue vulgaire dont la préface porte la date du 3 mars 1673. Son auteur la signe à Suzhou 蘇州, comme le recueil dans son ensemble, du pseudonyme de Molangzi 墨浪子 qui renvoie à Feng Menglong 馮夢龍 (1574-1646) et à la tradition du *huaben* 話本 telle que celui-ci l'avait défendue avec ses *San yan* 三言 (Trois Paroles) à la fin des Ming 明 (1368-1644). Ce qui caractérise ce recueil tardif (un des derniers de la vogue du conte en langue vulgaire) est que chaque récit se déroule autour du Lac de l'Ouest de Hangzhou et offre une grande diversité de thèmes avec des évocations de personnages historiques ou légendaires, comme on peut en juger à travers les résumés donnés par Jacques Dars dans le cinquième volume de *l'Inventaire analytique du conte chinois en langue vulgaire* (Chan Hing-ho (ed.). Paris : Collège de France/Institut des Hautes études chinoises, coll. « Mémoires de l'Institut des Hautes études chinoises », vol VIII-5, 2006, pp. 263-308). Cette romance tranche un peu avec l'ensemble dans la mesure où il s'agit d'une pure fiction qui reformule, mais avec une fin plus heureuse, une intrigue déjà rencontrée chez Feng Menglong (Voir « La sépulture violée », SIII 14), ou qui a pu également tirer profit de l'influence lointaine du *Mudanting* 牡丹亭 (Le Pavillon aux Pivoines), la fameuse pièce de Tang Xianzu 湯顯祖 (1550-1616). Nous reprenons ici le titre « Les amoureux du Pont coupé » retenu par J. Dars pour ce conte (*Op. cit.*, pp. 292-294) dont le titre original est « Duanqiao qingji » 斷橋情跡 (Le pont coupé, souvenir d'amour). On le retrouve avec quelques variantes sous d'autres titres dans deux anthologies plus tardives, à savoir : en huitième et dernière position du recueil *Fengliu wu* 風流悟 (La vanité des choses de l'amour, avant 1784) sous le titre de « Mai mei shuohe gaiwei louqian xianmu, Yi gui jingtu nazhi sihou huanhun » 買媒說合蓋為樓前羨慕, 疑鬼驚途那知死後還魂 (Bons offices d'entremetteuse, achetés pour cause d'affection devant le pavillon, Sueurs froides pour un improbable fantôme croisé en chemin, et l'âme pourrait donc revenir de chez les morts ?) ; « Fanhun liangdu xu xianggou » 返魂兩度續香勾 (Revenus à la vie, ils renouent le lien parfumé) en 22^e position du *Xihu shiyi* 西湖拾遺 (Mélanges du Lac de l'Ouest, 1811) et « Wen Shigao fanpo xucheng liangdu yinyuan » 文世高反魄續成兩度姻緣 (Wen Shigao revient à la vie et renouvelle à deux reprises les liens matrimoniaux) en deuxième position du *Xihu yishi* 西湖遺事 (Souvenirs du Lac de l'Ouest, 1856).

Pour cette traduction nous avons utilisé le fac-similé publié en 1992 aux éditions Shanghai guji dans la collection « Guben xiaoshuo jicheng » 古本小說集成 mais aussi plusieurs éditions modernes publiées à Shanghai (Shanghai guji, 1980), Nanjing (Jiangsu guji, coll. « Zhongguo huaben daxi », 1993, texte ponctué par Huang Qiang 黃強) et Hangzhou (Zhejiang wenyi, coll. « Xihu wenyi congshu », 1985, pp. 204-223, texte ponctué et annoté par Shao Dacheng 邵大成). Une présentation plus détaillée du conte et du recueil sera fournie prochainement sur notre carnet de recherche accessible à l'URL : <https://kaser.hypotheses.org/>

Les amoureux du Pont Coupé

L'amour, quand il est contrefait, induit abandon, oubli ; quand il est vrai, c'est pour de bon, c'est pour la vie. Mais la passion peut conduire à la séparation, que des retrouvailles finales magnifieront : miroir brisé réparé, chaussons brodés rassemblés. Il en va toujours ainsi.

Sous la dynastie mongole¹, vivait à Suzhou un lettré de patronyme Wen, de prénom Shigao, et de nom de société Xiyan. Il était né doté d'une vive intelligence et d'un goût manifeste pour l'étude, mais comme la dynastie Yuan tenait en piètre estime les études livresques, les savants de son espèce n'étaient guère désireux d'occuper des charges administratives, préférant se retirer dans des ermitages où ils occupaient leur temps à composer de la poésie. En conséquence, Wen Shigao avait un goût plus prononcé pour la composition poétique et l'alcool, que pour la quête de reconnaissance.

Pendant l'ère Zhizheng², à vingt ans passés, son appétit pour les beaux sites que propose le Lac de l'Ouest l'amena à Hangzhou où il se logea à l'extérieur de la porte Qiantang. Il porta son dévolu sur une académie littéraire de bon aloi située en face du Temple de la Limpide célébration, trouva un lieu où déposer livres et paquetage et passa ses journées à parcourir tous les recoins du Lac en amicale compagnie³.

Alors qu'il cheminait sans but précis, ses pas le conduisirent au Pont coupé, à la gauche duquel il aperçut, au milieu d'un bosquet de bambous, une porte sur laquelle un panneau indiquait « Demeure des grands arbres ». Il la franchit d'un pas tranquille pour se retrouver à l'ombre de grands sophoras et de bambous élancés dont la fraîcheur semblait presque ruisseler d'humidité, plus loin un étang et ses lotus parfumés complétaient un tableau d'une beauté particulièrement envoûtante. Séduit par cet environnement, Shigao s'attarda longuement, jusqu'au moment où il entendit une voix gracieuse qui s'extasiait : « Ah ! Le beau garçon que voilà ! » Il regarda tout autour de lui et finit par apercevoir à gauche de l'étang, à côté d'un pavillon, se tenant l'intérieur d'une petite construction plongée dans l'ombre d'un arbre, une jeune fille délicate à la beauté sans pareille, qui de sa cachette, jetait sur lui des regards furtifs.

Shigao n'osa pas porter ses pas plus avant, aussi se retira-t-il avec l'intention d'interroger un voisin avec toute la prudence qui s'imposait. C'est alors qu'il découvrit une échoppe de fleurs occupée par une vieille femme qui s'y trouvait assise. Il y pénétra avec précaution et, s'adressant à elle, il demanda : « Permettez que j'use de votre boutique pour me reposer un instant ? — Aucune difficulté cher Monsieur. Je n'ai malheureusement aucun bon thé à vous offrir », répondit celle-ci. Voyant qu'elle s'exprimait avec tact et politesse, Shigao lui demanda son nom. « Mon patronyme de naissance est Li, et j'ai été mariée au clan des Shi, mais mon mari est mort voici dix ans. Je n'ai enfanté qu'une fille. Comme mon mari était le dixième de sa génération, la plupart des gens m'appelle Li Shiniang, la Dixième. Mais je ne connais toujours pas votre nom, Monsieur, ni de quelle contrée vous venez, ni même ce qui vous a conduit jusqu'ici. — Je suis originaire de Suzhou, nom patronyme est Wen ; ce sont les paysages du Lac de l'Ouest que j'admire qui m'ont incité à venir les visiter. — Si telle est sa motivation profonde, c'est que Monsieur est un homme particulièrement avisé. » La teneur courtoise et distinguée de la conversation finit de convaincre Shigao que son interlocutrice n'était aucunement une personne frustrée, aussi poursuivit-il avec une question : « Madame

pourrait-elle me dire à quelle la famille appartient l'imposante demeure qui se trouve en face ? — Il s'agit de celle du myriarque Liu⁴. Malheureusement, ce notable n'a pas de fils ; seulement une fille du nom de Xiuying, qui âgée déjà de dix-huit ans n'est toujours pas mariée. — Ne dit-on pas qu'à un certain âge, fille comme garçon doivent se marier, renchérit Shigao faignant la surprise. Au sien, même les filles de familles modestes sont toutes casées ; cela s'impose encore plus pour une famille mandarinale. — Ce que Monsieur ignore, c'est que le Seigneur Liu ne veut pas accorder à un homme quelconque la main d'une fille d'une rare intelligence, s'adonnant avec bonheur à la composition poétique et qu'il chérit comme une perle qu'on tient bien serrée dans sa paume. Il veut la marier à un lettré qui aura décroché les honneurs de la fonction, prêt à s'installer chez lui pour défendre le prestige de son clan. Ainsi, à force de refus, les printemps de la jeune personne se sont évanouis en vain. — Auriez-vous déjà croisé cette Demoiselle ? — Étant sa voisine, et lui vendant souvent mes fleurs, comment ne l'aurais-je pas déjà croisée ? » Tout cela amena Shigao à se dire *in petto* qu'ils étaient, la demoiselle et lui, impeccablement assortis mais que le moment n'était pas opportun pour en dire plus. Il bafouilla quelques formules de politesse, se leva et prit congé, l'esprit occupé à réfléchir attentivement au sujet : « M'est avis que cette vieille femme va jouer un rôle dans l'accomplissement de cette union prédestinée. Si elle gagne sa vie grâce au commerce des fleurs, ses ressources ne peuvent être que bien modestes. En usant de quelques piécettes et de paroles bien tournées, je devrais pouvoir forcer la chance à mon avantage. »

Il passa la nuit à penser à Xiuying : « Il est quand même étonnant qu'une jeune nubile de d'une grande maison se laisse aller à faire mon éloge à la légère ! Si elle l'a fait, c'est assurément qu'elle a un penchant pour moi ; qui plus est son « Ah ! Le beau garçon que voilà ! » était particulièrement singulier ! » Et il se retournait sans cesse sur sa couche sans trouver le sommeil, jusqu'au moment où finalement sans qu'il s'en rende compte il plongea dans un rêve qui le conduisit dans le temple du Dieu des remparts⁵. L'esprit entièrement occupée de mademoiselle Xiuying, il s'agenouilla devant l'autel de la divinité et la pria instamment de lui prodiguer un oracle : « Wen Shigao et Liu Xiuying sont-ils destinés l'un à l'autre ? » Le Dieu commanda à un de ses juges infernaux d'aller vérifier dans le registre des unions matrimoniales. Celui-ci lui apporta le document qu'il lut avant de prendre le pinceau d'encre rouge qui reposait sur son bureau pour écrire quatre rangées de caractères sur un papier, papier qu'il remit à Wen Shigao. L'ayant pris en main, le jeune homme put lire ce qui y était consigné :

*Sur une union vous vous interrogez,
Mais prenez soin des chaussons brodés.
Le miroir brisé sera finalement réparé,
Compagnons de détresse et de félicité.*

Il était plongé dans l'analyse de l'oracle lorsqu'un juge infernal poussa un cri qui le réveilla. Réalisant qu'il s'agissait d'un rêve, il s'abandonna à la réflexion : « Ce rêve était pour le moins surprenant, mais ces deux dernières phrases qui parlent d'un *miroir brisé finalement réparé* et de *la félicité qui vient après la détresse*, suggèrent que la réunion sera suivie d'une séparation, et que de la séparation viendra une réunion. Malgré tout, attendons que le mariage soit conclu pour en tirer toutes les conséquences. » Le matin, il avala à toute vitesse un petit-déjeuner, et s'étant muni de deux lingots d'argent, il se précipita chez Shi la Dixième.

Celle-ci était justement occupée à arranger ses fleurs, lorsque, levant la tête, elle vit que Wen Shigao se trouvait devant elle : « Qu'elle affaire vous amène ici aujourd'hui, cher Monsieur ? — Il y a en effet une affaire pour laquelle je souhaite solliciter votre aide, répondit le jeune homme. — Et laquelle ? S'il est en mon pouvoir de vous aider, j'en serais ravie. » Wen Shigao sortit de sa manche les deux lingots qu'il glissa dans celle de La Dixième en disant : « Étant encore célibataire, je souhaite vous solliciter en qualité d'entremetteuse. » En l'écoutant, la fleuriste avait clairement saisi que l'objet de ses pensées n'était autre que la personne de la

veille, mademoiselle Xiuying, mais, elle mit un peu de malice à l'interroger : « Monsieur a jeté son dévolu sur la fille de quelle maison pour me prier de servir d'intermédiaire ? — Il s'agit de la jeune fille dont nous avons parlée hier, mademoiselle Liu Xiuying ! — Monsieur s'égare ! Serait-il question d'une autre que j'accepterais avec plaisir, mais s'agissant de cette famille puissante, la chose me semble bien téméraire au regard du caractère inflexible du Seigneur Liu qui a sans cesse repoussé une conclusion heureuse. On ne compte plus les demandes émanant de puissants mandarins locaux qui ont été rejetées. Je ne donne pas chère de votre proposition, vous qui, non seulement venez d'une autre contrée, mais qui, si je puis me le permettre, n'êtes qu'un simple lettré sans le sou. Je ne peux me conformer à votre demande. » Et en disant cela, elle sortit de sa manche les deux lingots d'argent qu'elle rendit à Wen Shigao. « Gardez cela par devers vous, je vous en prie, j'ai encore une chose à vous dire » s'empressa d'ajouter le jeune homme qui approcha sa chaise du comptoir : « Ce n'est pas que je nourrisse de vaines illusions, mais, sachez que hier alors que j'avais pénétré dans le jardin de la résidence des Liu, j'ai vu la demoiselle qui était assise à l'intérieur d'une petite bâtisse d'où elle m'observait, et je l'ai entendu dire « Ah ! Le beau garçon que voilà ! », ce qui me laisse à penser qu'elle a des vues sur moi ; c'est pourquoi je suis venu chercher votre secours pour qu'à l'occasion d'une visite que vous lui rendriez, en jouant sur les sentiments nés de la scène, vous la sondiez sur ses intentions en prononçant cette phrase. Même s'il est fort possible que sa délicatesse de jeune fille recluse dans les appartements intérieurs soit quelque peu troublée pour répondre franchement, et qu'elle en rougisse, une personne aussi perspicace que vous qui avez l'habitude de fréquenter les maisons des riches et des puissants, et savez y mener votre barque, serez en mesure de décrypter ses propos. Veuillez accepter, sans fausse modestie, ces quelques taels en récompense de vos efforts. Je reviendrai tantôt recueillir sa réponse. — M'est avis, reprit la vieille femme, un grand sourire aux lèvres, que si mademoiselle Liu n'avait pas prononcé ces mots, vous auriez pu abandonner tout espoir ; mais comme elle les a prononcés, pourquoi hésiterais-je à entreprendre la démarche. Mais de grâce ne me racontez pas de sornettes, sinon ce serait me condamner à commettre un grave impair ; elle se sentirait sans aucun doute humiliée, et m'en tenant rigueur, elle ne voudrait sans doute plus me revoir : l'affaire n'est pas sans conséquence, alors, s'il vous plait, épargnez-moi vos fariboles. — Je suis venu exprès vous solliciter, comment oserai-je raconter des histoires ? Que le Ciel m'emporte et me condamne à jamais, si j'ai prononcé le moindre mensonge. » Voyant qu'il avait juré de la sorte, elle en conclut qu'il ne lui avait pas menti, aussi s'empressa-t-elle de rectifier son propos : « Je vais me mettre au service de Monsieur pour m'enquérir de ses chances de convoler en justes noces avec elle : si c'est une union prédestinée, elle ne le devra qu'aux volontés du Ciel ; dans le cas contraire, il ne faudra plus y penser ni m'en rendre responsable. — Cela va de soi », conclut Wen Shigao en acquiesçant de la tête et en prenant congé.

*Les yeux attendent que flotte au vent la banderole,
Les oreilles sont à l'affût d'une bonne nouvelle.*

Shi Shiniang glissa dans sa manche les deux lingots d'argent, puis se prépara un déjeuner. Elle fit ensuite une sélection de ses plus belles fleurs, n'en retint que les plus fraîches qu'elle disposa délicatement, puis elle se dirigea lentement vers la résidence des Liu. Le cas de dire :

*Sous les traits d'une vieille fleuriste
Elle se fait messagère d'amour ;
Qu'on écarte les spécialistes,
Et qu'on s'accroche à son discours !*

Mais parlons de la demoiselle Liu qui, depuis qu'elle avait aperçu Wen Shigao, n'avait pu chasser le jeune homme de son esprit : « Quelle prestance ! M'est avis que ce n'est pas un homme ordinaire. Il ne serait donc pas vain de détenir un regard capable d'identifier un héros, si je pouvais vivre avec lui comme mari jusqu'à mes vieux jours. J'ai dix-huit ans déjà et si je

n'épouse pas un homme de cette trempe, avec qui donc vais-je me marier ? Mais obstiné comme l'est, Père n'accordera ma main qu'à un homme puissant et bien installé ; que ne reconnaît-il qu'avant de le devenir, les uns et les autres étaient pauvres et méconnus. À force de tergiverser, mes printemps filent sans retour : n'est-ce pas lamentable ? Il n'en reste pas moins que je ne sais rien de ce jeune homme, pas même son nom ; je crains de ne jamais le croiser à nouveau si je ne saisis pas cette occasion. » Telles étaient les pensées intimes de la jeune demoiselle.

Il n'est généralement pas bon qu'une femme nourrisse ce genre de désir lascif, car dès lors qu'elles sont éveillées en elle, ces pensées la plongent dans une folle agitation qu'elle n'est plus en mesure de brider.

C'est justement à ce moment que Shi la Dixième, chargée de fleurs, arriva chez les Liu. Elle salua respectueusement la maîtresse de maison qui lui rendit ses civilités : « Cela fait un bon moment que vous ne nous aviez pas rendu visite chère Mère Shi. — C'est que j'ai été retenue chez moi par moult affaires familiales, ce qui m'a privé de votre compagnie et de celle de votre demoiselle. Je viens lui apporter quelques compositions florales pour qu'elle s'en pare. — Elle en était justement en attente, vous tombez à point nommé. » Après avoir bu un peu de thé, Shi se rendit dans les appartements de la jeune fille.

Ayant écarté le rideau, elle pénétra dans la pièce pour la découvrir assise, appuyée à la balustrade, frêle et immobile. La fleuriste s'avança et salua la demoiselle, mais celle-ci ne réagit pas immédiatement tant elle était plongée dans la pensée du jeune homme. Le « Dix-mille bonheur » de Shi, l'en sortit. Réalisant soudain la présence son hôte, elle se retourna pour la saluer à son tour : « Pourquoi donc m'avez-vous privée de votre présence aussi longtemps ? Auriez-vous quelques merveilleuses compositions de florales à me montrer ? — En effet, c'est cela-même, répondit l'autre en ouvrant son panier plein de merveilleuses compositions de fleurs à la fraîcheur remarquable. Elle les sortit une à une et les disposa sur une table. Elle en prit une particulièrement exceptionnelle — une tige d'or sertie de pétales dorés, au motif « Heureux pas vers les lauriers » — et la fixa dans la chevelure de la demoiselle en disant : « Je souhaite que lorsque mademoiselle épousera un homme d'une beauté extraordinaire capable de décrocher la première place aux trois niveaux des concours, elle m'invite pour fêter son union : ne serait-ce pas merveilleux ? » Xiuying sourit en la laissant faire.

Chunjiao, la petite servante, arrivait justement avec du thé. La Dixième, une tasse en main, reprit la parole : « C'est du thé que je partage avec Mademoiselle aujourd'hui, qui sait quand j'aurai le bonheur de boire l'alcool de ces noces ? Mademoiselle a toujours fait preuve à mon égard de tant de bonté sans que je ne puisse jamais lui revaloir sa générosité ; cette pensée m'occupe jour et nuit. Si je pouvais travailler à son bonheur en tant qu'entremetteuse, mon cœur y trouverait une grande satisfaction. » Xiuying resta silencieuse sans manifester le moindre agacement à l'entendre s'exprimer de la sorte. La Dixième, qui s'était avisée qu'elles se trouvaient seules dans la pièce, s'approcha d'un pas de son interlocutrice et poursuivit : « Mademoiselle, votre obligée ne sait si elle peut se permettre de lui poser une question qui pourrait lui sembler déplacée. Si elle veut bien ne pas me tenir rigueur d'avoir une langue bien trop pendue, je m'exprimerais, sinon, si ce n'est pas le cas, je me tairais. — Mère Shi ! Votre âge avancé vous met à l'abri de faire un impair, comment pourrais-je vous en vouloir ? Parlez sans crainte. — Mademoiselle, murmura encore plus doucement que précédemment La Dixième. Hier, lorsque vous vous trouviez à l'étage, n'auriez-vous pas aperçu un jeune seigneur ? — Aucunement », répondit lentement Xiuying dont le visage s'était empourpré. Quand bien même venait-elle de nier le fait, son attitude l'avait trahie ; La Dixième en conclut, que loin de lui en vouloir pour sa curiosité, la jeune fille avait effectivement bien vu le jeune homme en question, aussi poursuivit-elle : « Trêve de cachoterie, ce jeune seigneur est venu me voir aujourd'hui, et m'a dit que la veille il vous avait aperçue, et que vous lui aviez adressé des compliments sur son apparence. Est-ce bien cela ? » Sans que Xiuying ne s'en rende compte, son visage était passé à l'écarlate, mais elle resta muette. « Ce jeune homme, dit La Dixième

qui ne s'en laissait pas accroire, est originaire de Suzhou. Son nom est Wen, et c'est un homme on ne peut plus charmant et distingué. Si Mademoiselle pouvait l'épouser, elle formerait avec lui un couple parfait qui n'entacherait en rien son élégance personnelle. Que vous en dit ? » Xiuying baissa la tête et esquissa un léger sourire, attitude qui finit de convaincre La Dixième qu'elle avait vu juste au neuf-dixième : « Ce Monsieur Wen pense à vous au point d'être venu me visiter à plusieurs reprises depuis hier afin de prendre de vos nouvelles : n'auriez-vous pas un message à lui transmettre ? — Non, je n'ai rien à lui dire... je ne sais même pas s'il est, ou pas, déjà marié » répondit Xiuying avant de se taire à nouveau. — Il m'a dit, reprit La Dixième, ne pas l'être, ce qui l'avait motivé à me solliciter en qualité d'entremetteuse. À mon avis, c'est une personne en qui l'on peut avoir confiance et pour ce qui est de son allure, elle est en totale harmonie avec la vôtre : c'est véritablement une union qu'il ne faut pas manquer. Si Mademoiselle y consent, j'irai le lui faire savoir. » Xiuying inclina légèrement la tête, suffisamment pour que La Dixième comprenne qu'elle acquiesçait à sa proposition. Sans tarder, Shi rangeait déjà ses affaires et s'apprêtait à partir, mais Xiuying la retint par le pan de sa robe : « Je compte sur votre discrétion, lâcha la jeune fille. — Cela va sans le dire », la rassura la fleuriste.

Avant de quitter la résidence, la fleuriste s'adressa à la maman pour lui dire : « Votre demoiselle désire que je lui amène d'autres compositions ; je n'y manquerai pas en venant demain. » Et sur ce, elle partit. Le cas de dire :

*Conciliabules faits en secret accouchent de desseins pendables,
Plan élaboré en catimini enfante des intrigues coupables.*

Lorsqu'elle arriva à sa boutique, Wen Shigao l'y attendait déjà depuis un bon moment et il l'accueillit avec joie, le visage radieux. S'inclinant avec ostentation, il interrogea : « Comment se présente l'affaire ? » Shi La Dixième lui fit donc un rapport détaillé qui mit encore plus en joie le jeune homme au point que son corps était parcouru de fourmillements comme si des insectes lui picoraient les os : « À en juger par sa réaction, notre union semble bien engagée, s'enthousiasma Shigao. Demain, je composerai un poème que je vous prierai de lui transmettre pour l'inviter à me répondre d'une composition de son cru... et pourquoi ne pas l'accompagner d'un objet qui scellera notre destinée commune. Je compte entièrement sur votre soutien. » Shi Shiniang le rassura sur son implication totale.

Rentré chez lui, Wen Shigao ne put y trouver le sommeil de la nuit. De bon matin, il sortit un mouchoir de soie blanche, et après avoir broyé une encre bien dense, il y coucha le quatrain suivant :

*Si les immortels célestes chérissent les jeunes gens,
Comment ne leur rendraient-ils pas une juste dévotion ?
Une parole a scellé notre destin pour trois vies :
Ne néglige pas l'annonce de cette pièce de soierie.*

Lorsqu'il eut fini, il scella l'enveloppe et se rendit de toute urgence à l'échoppe de La Dixième, à qui il fit cette recommandation en la lui confiant : « Je vous prie de bien vouloir transmettre cette missive, et d'en recueillir une réponse de la Demoiselle. Je saurais vous en remercier grassement. » La Dixième glissa l'enveloppe dans sa manche, puis, après avoir sélectionné quelques beaux spécimens de fleurs, elle prit le chemin de la résidence des Liu.

L'air de rien, elle annonça à la maman avoir apporté un lot de belles fleurs en tous points supérieures à celles de la veille avec le désir de les offrir à sa fille et sans plus tarder, elle se rendit dans les appartements de la jeune demoiselle qui l'accueillit avec un enthousiasme redoublé lequel tranchait avec son attitude de la veille. Après s'être assurée que personne ne pouvait les observer, La Dixième sortit de sa manche le mouchoir qu'elle tendit à la jeune fille, qui s'empressa de l'ouvrir pour découvrir le poème. Elle en fit une lecture attentive, lecture dont elle ne réussissait pas à se détourner tant elle les vers lui révélaient l'expression d'un amour

puissant mais aussi, à travers une calligraphie raffinée, des dons qu'elle prisait ardemment. La sentant en prise à un tel trouble, La Dixième lui dit : « Vous êtes si douées, pourquoi ne pas lui répondre d'un poème ? — Serait-ce convenable ? » répondit Xiuying sourire aux lèvres. — Sieur Wen, sollicite également que vous lui fassiez un présent pour sceller votre engagement mutuel. » En entendant, sa visiteuse lui communiquer cette exigence, la demoiselle sortit d'un coffre un mouchoir portant un motif de fleurs brodé par elle-même, puis ayant choisi un pinceau en poils de lapin, elle le couvrit du quatrain suivant :

*Les héros sont certes les hôtes des nuages et du vent,
Mais nous, enfants délicats, pas encore des immortels.
Si tout entier à ta quête du paradis, tu interrogés,
Sache que ses effluves s'écourent devant ta porte.*

Le poème écrit, elle le confia à La Dixième qui lui dit : « À le considérer, votre amour vient sans conteste que vous étiez époux dans une vie antérieure, mais avez-vous pensé à fixer quelque rendez-vous dans votre poésie ? — Sans donner une date précise, mon poème lui fait comprendre qu'il peut à tout moment choisir de venir me rencontrer. — Certes, mais vivant dans une forteresse imprenable, aux portes bien gardées, comment va-t-il y parvenir ? » La question laissa Xiuying sans réponse, quant à La Dixième, qui, vu son âge, avait une longue expérience des rendez-vous galants, inspecta les alentours depuis la fenêtre : « J'y suis, lâcha-t-elle. La porte arrière de ma maison jouxte le mur du jardin de votre résidence au niveau de ce grand rocher en forme de nuage. Si un de ces soirs, vous vous trouvez sur le rocher munie d'une corde, vous pourriez la lui faire parvenir pour, en s'y agrippant, escalader les branches de l'arbre qui se trouve là et passer de l'autre côté. — Il y a justement la corde d'une balançoire qui pourrait servir, et puis, effectivement, l'arbre à côté de ce rocher pourrait bien lui permettre de s'agripper et de grimper sans risque de chute. » Et elles achevèrent de mettre au point leur plan dans le moindre détail. Xiuying prit ensuite un de ses chaussons brodés, ni vraiment neuf, ni vraiment vieux, qu'elle confia à la vieille en guise de preuve. Cette dernière le glissa dans sa manche avec le mouchoir, puis se leva. Alors qu'elle allait prendre congé, Xiuying prit de son coffret à bijoux une épingle à cheveux en or, qu'elle lui tendit : « Ceci n'est qu'un modeste témoignage de ma reconnaissance, veuillez ne pas le trouver trop mesquin. » Elle l'engagea ensuite à faire diligence et la raccompagna jusqu'à la porte de ses appartements. Le cas de dire :

*Quand les sentiments s'entremêlent ;
Corps et esprit perdent tout contrôle.
Livrant sans fard l'étendue de ses émotions,
La jouvencelle attise le souffle de la passion.*

La Dixième ne fut pas longue à regagner son échoppe où l'attendait, déjà depuis un moment, Wen Shigao : « Félicitations, Sieur Wen, lui lança-t-elle. Le Ciel bénit votre union. J'ai tout arrangé. Maintenant, il faut vous montrer à la hauteur des attentes de la demoiselle » et sans tarder, elle lui remit tout ce qu'on lui avait confié, mouchoir et chausson. Shigao fut transporté d'allégresse en découvrant les objets ; transi d'amour, il le fut encore plus lorsqu'il goûta le charme envoutant qui se dégageait des mots qu'elle avait choisis. La petitesse du chausson redoubla sa passion. En le manipulant avec attention, il se souvint de son rêve et des propos du Dieu des Remparts, « Sur une union vous vous interrogez, Mais prenez soin des chaussons brodés », et il ne put que soupirer en disant : « Bizarre, comme c'est bizarre ! » — Bizarre ! Qu'est-ce qui est bizarre ? » interrogea La Dixième. Il lui fit donc le récit détaillé de son rêve. « Voilà qui montre combien anciens et durables sont les liens qui vous réunissent l'un à l'autre, sinon, comment le seul échange d'un regard aurait-il pu produire cet effet ? » conclut la fleuriste. Le jeune homme ayant glissé les présents dans sa manche, elle reprit : « Mais ce n'est pas tout. Elle vous donne rendez-vous ce soir même » et elle expliqua la marche à suivre par le menu, la corde passée par-dessus le mur et la suite. Le regard de Shigao se remplit

d'allégresse, et il la remercia à maintes reprises avant de passer chez lui pour y enfiler une tenue neuve.

Au crépuscule, alors que le tambour de veille avait commencé à entrer en action, Wen Shigao s'installa en toute discrétion chez la marchande pour y attendre le moment opportun qui arriva rapidement, car se fit bientôt entendre le bruit d'une corde qui descendait depuis le haut du mur. La Dixième assista le jeune homme pour s'en saisir. Celui-ci s'y agrippa et commença à escalader le mur en déployant toute son énergie. Il put enfin saisir une branche, mais au moment de passer de l'autre côté pour se poser sur le rocher, celle-ci se brisa et il s'écrasa lourdement dessus et mourut sur le coup ! Voilà qu'on pourrait dire :

*Deux cœurs séparés finalement réunis,
Mais la joie attendue tourne en fatal issu.*

Lorsqu'elle le vit franchir le mur, La Dixième se dit que tout allait pour le mieux pour le jeune homme, aussi referma-t-elle sa porte et alla-t-elle dormir sans plus se poser de question. Quant à la demoiselle, elle était, dès qu'elle vit son visiteur arrivé au sommet du mur, prête à accueillir le lettré Wen, mais elle le vit choir et ne plus se relever. Elle se précipita vers lui pour le découvrir les mâchoires serrées, les mains et les pieds gelés ; elle porta sa main à son nez et à sa bouche dont n'émanait aucun souffle. Désespérée comme elle se retrouvait, son corps fut parcouru d'un frisson glacé. Elle aurait bien voulu le secourir, mais ne savait comment s'y prendre. Elle chercha à nouveau à sentir un souffle de vie, mais aucune haleine ne s'échappait d'un corps de plus en plus froid.

Xiuying fut saisie d'effroi. Le visage couvert de larmes qui s'écoulaient sans qu'elle s'en rende compte, elle était effrayée à l'idée que ses parents allaient découvrir le cadavre le lendemain matin, redoutant de devoir répondre à leurs interrogations et d'endurer leurs réprobations ; qui plus est, se sentant la cause de la mort du jeune homme, il lui sembla bien vain de continuer à vivre seule. À retourner toutes ces sombres pensées dans tous les sens, elle se résolut à user de la corde de la balançoire pour se pendre. Le cas de dire :

*Pauvre bourgeon, fleur tendre et délicate,
Devenue, en un instant, corps sans âme.*

Mais parlons de la servante Chunjiao. C'était une fille un peu rustre ; tous les matins, Xiuying devait l'appeler à plusieurs reprises avant qu'elle ne finisse par se lever. Ce soir-là, comme la demoiselle avait quelque chose en tête, elle lui avait dit d'aller se coucher d'abord, aussi ignorait-elle que sa jeune maîtresse s'était pendue et dormait-elle en toute quiétude. Ne la voyant pas s'activer à faire chauffer de l'eau pour les nouilles matinales, la maman passa à l'étage pour l'apostropher : « Chunjiao, pourquoi n'as-tu pas encore apporté à la jeune demoiselle son petit déjeuner et l'eau pour sa toilette ? » Tirée de son sommeil, la servante se leva, hagarde, pour découvrir, face à elle, sa maîtresse, qui, convaincue que sa fille était encore endormie, s'adressait à elle : « Mon enfant, comme la vie est douce pour toi qui à cette heure n'est toujours pas levée ? Serais-tu souffrante ? » Comme elle n'obtenait pas de réponse, elle se précipita dans la chambre, pour découvrir un lit vide. « Mais où donc est-elle passée », demanda-t-elle à Chunjiao, qui toujours dans les limbes du sommeil, n'en avait aucune idée.

On la chercha partout, pour finalement découvrir, au sommet du rocher, le corps d'un jeune homme et, en levant les yeux, pendant à l'arbre voisin, nulle autre que Xiuying. Passée la sidération, la mère s'écria : « Que faire ? Que faire ? » et elle ordonna à Chunjiao de soutenir le corps de Xiuying pendant qu'elle détachait du cou la corde dont elle s'était servie, pour finalement allonger à terre la défunte dont la dépouille s'était raidie et de laquelle n'émanait plus le moindre souffle. La mère se précipita dans la maison, où se trouvait son mari. Le visage ravagé par les larmes, elle n'arrivait pas à prononcer le moindre mot. « Qu'elle est donc cet événement qui vous plonge dans cet état ? demanda le myriarque qui était loin de pouvoir imaginer ce qu'il s'était produit. — Notre fille s'est pendue ! » fut la seule réponse qui arriva

après un long silence ponctué de sanglots. Le visage de Liu passa au gris tant la surprise fut grande. Il se rendit avec sa femme sur les lieux, et arrivé près du rocher, il vit les deux cadavres. Incapable de prononcer le moindre mot, il secoua la tête, puis lâcha un long soupir : « Quel situation scandaleuse ! Comment nous en dépêtrer ? » Chunjiao fut passée à la question et invoqua le rôle qu'aurait pu jouer Shi La Dixième. « La mort de notre fille, reprit Liu, c'est une chose, certes, mais comment nous débarrasser du cadavre de cet intrus ? interrogea Liu avant d'ajouter, Comme c'est la Shi qui a causé tout cela, ce sera à elle de nous en sortir » et il commanda qu'on se rende chez la fleuriste sans éveiller les soupçons.

Au même moment, la fleuriste se trouvait, et ceci depuis la cinquième veille, à la porte de derrière à attendre le retour de Wen. Comme la corde ne redescendait toujours pas, elle commençait à nourrir des doutes et faisait les cent pas, incapable de calmer ses inquiétudes de ne pas le voir revenir. Soudain, ce furent deux envoyés de la maison voisine qui déboulèrent : « Madame Shi, notre maîtresse vous attend pour s'entretenir avec vous ». Cette phrase la plongea dans une inquiétude telle que son visage passa du rouge au violet. C'est qu'elle avait compris que l'affaire avait été découverte et qu'il n'y avait pas d'échappatoire possible, qu'il ne lui restait pas d'autre choix que de prendre son courage et d'aller affronter la maman.

« Comment avez-vous causé la mort de ma fille ? demanda celle-ci. — Voilà qui ne me concerne en rien. C'est la demoiselle qui s'est entiché de ce lettré Wen, avec lequel elle a échangé des poèmes pour lui fixer un rendez-vous de sa propre initiative. — Mais, comment nous débarrasser de ces deux corps ? » En entendant cette phrase, Shi la Dixième crut que son âme allait lui échapper. Elle accompagna la maman dans le jardin, où elle ne put retenir ses larmes. « Beau travail, qui a besoin de vos larmes ? persifla le papa. Maintenant que les choses en sont arrivées à ce point, il n'y a rien à faire, mais efforçons-nous d'éviter que la honte ne retombe sur notre famille. Nous voilà avec deux cadavres, comment nous en débarrasser ? Je redoute que si la valetaille se retrouve dans la confidence, cela ne s'ébruite d'autant plus facilement que beaucoup de personnes seront au courant. C'est très délicat. — J'ai, hasarda la Dixième, un neveu, Li Fu, qui fait le commerce de cercueils. Il a deux ou trois employés. Attendez que j'aie le solliciter. Il pourrait amener ce soir en toute discrétion, un cercueil de grande taille dans lequel on pourra glisser les deux corps, puis il ira l'enterrer dans quelque endroit reculé de la montagne, personne n'y verra rien ? » Les parents acquiescèrent de la tête, et l'on confia dix taels à la Shi pour qu'elle fasse diligence pour régler cette affaire, sans manquer de l'avertir : « Surtout, pas un mot à quiconque. Inutile d'expliquer à ceux qui viendront de quoi il retourne. Si tout se passe comme il faut, on ne vous tiendra pas rigueur de ce que vous avez manigancé. Il est impératif que le cercueil ne soit amené qu'à la tombée de la nuit et dans le plus grand silence, et il faudra absolument emprunter la porte de derrière uniquement. Soyez extrêmement prudente dans vos paroles, rien ne doit filtrer. » Sur ces mots, Shi partit et s'affaira à tout organiser le plus discrètement possible.

Quand vint le calme de la nuit, Seigneur Liu donna l'ordre à Chunjiao d'aller ouvrir la porte arrière afin de laisser entrer, dans le plus grand silence, les porteurs du cercueil. On leur demanda de rester dans l'aile extérieure et seul Li Fu put s'approcher pour disposer les corps dans le cercueil. Madame Liu n'osait pas donner libre cours à sa peine de peur de faire du bruit. Comme elle chérissait particulièrement son enfant, elle ne pouvait se résoudre à la voir partir sans rien de ce qui l'avait entouré de son vivant, aussi disposa-t-elle les bijoux en or et autres parures précieuses qu'elle avait chez elle, juste avant que le couvercle ne soit définitivement fermé. Elle récompensa à nouveau les porteurs qui sortirent sans faire de bruit avec leur fardeau pour l'emmener au pied du pic Tianzhu⁶ où ils creusèrent la terre avant de l'y déposer.

« Vous vous êtes activés rudement une bonne partie de la nuit, leur lança Li Fu. Vous méritez d'aller vous restaurer en vidant quelques coupes pendant que j'en finis avec cette affaire que j'ai acceptée de régler et dont l'accomplissement me revient. Je rentrerai une fois que j'aurai tout arrangé, partez d'abord. » Les porteurs prirent donc le large en emportant les cordes dont

ils avaient usé. Ils laissèrent seul à pied d'œuvre un Li Fu qui nourrissait de sombres intentions, car, il ne lui avait pas échappé que la maman avait ajouté dans le cercueil un lot de bijoux, qui, au bas mot, devaient bien valoir dans les trois cents taels. Li Fu qui avait l'esprit borné, et qui de sa vie n'avait jamais vu autant de richesses, s'était tout à coup enflammé, impatient qu'il était de mettre la main sur le magot. C'est ce qui l'avait poussé à rendre leur liberté à ses assistants. S'étant avisé que personne ne se trouvait dans les parages, il empoigna une pioche et frappa à plusieurs reprises sur le couvercle qui s'entrouvrit légèrement. De fait, Li Fu poussé par des intentions criminelles avait pris la précaution de ne pas enfoncer solidement les clous du cercueil, aussi n'eut-il aucune difficulté à dégager le couvercle en glissant dans l'interstice occasionné par ses coups la partie métallique de sa pioche et à le déposer sur le côté. Mais, alors qu'il était sur le point de retirer du front de la jeune fille le diadème qui s'y trouvait, il se produisit quelque chose pour le moins surprenant. Dans le même mouvement que sa main réalisant son larcin, l'âme de Wen Shigao revint dans sa dépouille et c'est de celle-ci que s'échappa un gémissement.

Saisi d'effroi, Li Fu se dit que l'esprit du mort était en train de se manifester. Sans demander son reste, il prit la fuite à toute vitesse, et comme il entendait un souffle qui le suivait dans sa course, ses inquiétudes allaient grandissantes, le poussant toujours avec plus de vélocité en avant. Il courut ainsi sur pas moins de quatre ou cinq lis⁷ avant de se rassérer. Il se retourna enfin pour constater que personne ne l'avait suivi. Lorsque son regard se porta vers ses pieds, il découvrit que la branche d'un épineux s'y était accrochée, et c'était elle qui l'avait accompagné en produisant les sifflements qui l'avaient effrayé. Il n'empêche que le bruit du vent dans les herbes qui l'entouraient, lui faisait redouter l'arrivée d'un démon. Li Fu, qui n'était pas un habitué des pillages de tombes, n'avait pas résisté à la première frayeur. Il n'était pas question pour lui d'y retourner. Le cas de dire :

*Libérée de l'hameçon doré, la géante tortue
Secoue tête et queue ; on ne l'y reprendra plus.*

Mais revenons à Wen Shigao dont l'âme venait de réintégrer un corps en proie à de vives douleurs. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait ; il essayait tant bien que mal de se repérer en parcourant l'espace de son regard qui ne rencontrait qu'un croissant de lune pâle, quelques vagues constellations d'étoiles, un paysage désolé peuplé d'arbres qui pointaient vers le ciel. Il comprit enfin qu'il se trouvait dans un cercueil, mais, Ô horreur, un autre corps le partageait avec lui. C'était celui de Xiuying qu'il s'empressa d'enlacer. Et tout en pleurant, il se lamenta : « C'est pour toi que je suis mort ; c'est sans doute pour moi que tu as péri. Nous avons partagé les mêmes sentiments vivants, la même tombe nous a accueillis : nos vœux ont été exhaussés. » Comme il collait son visage au sien, l'étreignant sans espoir d'en obtenir une réponse, il n'espérait qu'une chose : la rejoindre à nouveau dans la mort. Mais du nez de la jeune fille semblait s'échapper un léger souffle. Il approcha son oreille, et tout l'appelant avec une tendresse désespérée, il lui insuffla son propre souffle. Il se passa un bon moment avant que les yeux de la demoiselle ne s'entrouvrent légèrement, à la plus grande joie de Wen qui l'aida à se redresser lentement et à retrouver son maintien et sa voix d'autrefois, en mesure de partager avec son compagnon d'infortune joie et peines. « Nous étions morts il y a peu, et nous voici revenus à la vie ! C'est à n'y rien comprendre, sauf si l'on considère que le Ciel tenait absolument à nous apparier l'un à l'autre. Mais, mes parents pensent que nous sommes tous les deux morts, incapables qu'ils sont d'imaginer que nous puissions ressusciter. Comment pourrions-nous réapparaître devant eux ? Mieux vaudrait pour nous que nous nous retirions dans un endroit reculé pour y couler des jours paisibles en toute simplicité. Qu'en penses-tu ? — Voilà des propos emplis de sagesse », acquiesça Wen. Tous deux s'extirpèrent de la fosse. Wen, qui s'était blessé lors de sa chute, marchait avec difficulté ; Xiuying l'aida. Elle confectionna un ballot des couvertures qui se trouvaient dans le cercueil et recueillit les bijoux

qu'elle dissimula par devers elle. Elle referma le cercueil et à l'aide d'une pioche le recouvrit de terre. Portant le baluchon, ils se mirent lentement en route avançant pas à pas, se soutenant l'un l'autre, sous les étoiles et la lune.

Au lever du soleil, ils étaient parvenus à un embarcadère où Wen loua les services d'une passeuse, avant d'aider Xiuying à prendre place dans la barque. Il confia quelques piécettes à la batelière avec mission pour elle de leur procurer de quoi se sustenter. On brûla ensuite du papier rituel pour invoquer la protection des dieux pour la traversée et l'on se régala de quelques goulées d'alcool, puis les amarres larguées, la barque quitta le rivage. Le cas de dire :

*Sous la lune, ils filent et prennent le large,
Poussés par un vent hâtant leur retour.
Pour tous, c'est une barque parmi d'autres,
Pour eux seuls, la promesse d'un nouveau départ.*

De fait, le lettré Wen conduisant Xiuying connut la même félicité partagée que lorsque Fan Dafu voguait sur les Cinq lacs en compagnie de Xi Shi⁸. Qui plus est, il n'y avait de bonheur plus grand que le leur qui avaient été réunis par-delà la mort, quand bien même, les conséquences de la chute étaient encore sensibles. À chaque bourgade croisée, ils achetaient de quoi se restaurer et prenaient quelque repos. Après trois jours de navigation, ils arrivaient déjà aux abords de Suzhou. Wen monta à terre, loua un palanquin fermé, y chargea leur baluchon et ils se firent conduire jusqu'à la maison où Wen invita la nouvelle mariée à investir les lieux ; un moment à nul autre identique :

*Serait-ce Chang'e descendant sur terre,
Ou quelque immortelle tombée du Ciel ?⁹*

La maison appartenait, depuis la mort de ses parents, au lettré Wen. Il chargea les servantes de nettoyer les appartements intérieurs, et sans tarder, il s'inclina devant l'autel ancestral en brûlant du papier d'offrande. Avant d'aller se coucher, les deux jeunes gens échangèrent les coupes nuptiales. Dès lors, mari et femme se respectèrent mutuellement, ce sur quoi il n'est pas utile d'épiloguer.

Mais reparlons de la maman de Xiuying, qui depuis le départ du cercueil, ne cessait de pleurer en toute discrétion. Comme elle était leur seule fille, aucun arrangement matrimonial n'avait été pris pour marier Xiuying, ce qui avait conduit à ce développement honteux, la privant définitivement d'une part d'elle-même. Elle était rongée par le remords et l'inquiétude concernant la manière dont s'était déroulée l'inhumation. Le lendemain, elle prit sur elle d'aller faire chercher Shi la Dixième pour l'interroger. Mais ceux qu'elle avait envoyés frapper à sa porte, ne recevant aucune réponse, étaient entrés chez la fleuriste et avaient pu constater que la demeure avait été vidée de tous ses objets précieux, seuls y demeuraient quelques vieilles pièces de mobilier. Leur rapport accentua sa détresse : « Sans doute a-t-elle redouté que je lui cherche des noises, et elle a préféré prendre la poudre d'escampette le soir-même ». Le cas de dire :

*Rusée matrone a joué de tous les artifices,
Disparue dans le firmament sans laisser de traces.*

De leur côté Wen et Xiuying coulaient le parfait bonheur sans imaginer que la route de la félicité est pavée d'embûches. On était justement à la fin de l'ère Zhizheng, alors que l'empereur Shundi avait mobilisé cent soixante-dix mille ouvriers pour creuser et restaurer l'ancien cours du fleuve Jaune, plongeant la population dans une telle misère que partout germait l'esprit de révolte¹⁰. Ce diable de Liu Futong à la tête de ses Turbans rouges semait alors le chaos, tuant autant de civils que de soldats¹¹. Descendant d'une grande famille, le myriarque Liu, ayant été rappelé au service par décret impérial, ne put faire autrement que de prendre, avec son épouse, la route de la capitale, et donc de passer par Suzhou. Mais les routes étaient devenues particulièrement perturbées par Zhang Shicheng et ses troupes rebelles qui causaient du

désordre dans la région¹². Les soldats s'y livraient en grand désordre au pillage, égorgeant tous ceux qu'ils croisaient, et les dépouillant de leurs biens. Partout les pères étaient séparés de leurs fils, les pleurs des femmes se mêlaient aux cris des enfants, livrant un spectacle d'une détresse infinie. Dans l'impossibilité de poursuivre leur chemin, Liu et sa femme, furent contraints de s'arrêter provisoirement à Wumen.

Quelques jours s'étaient écoulés lorsque Zhang Shicheng, profitant de l'élan de ses victoires, poussa ses avancées jusqu'aux faubourgs de la ville, semant la panique parmi les habitants de toute la préfecture qui s'enfuyaient de peur. Pris au piège de la ville assiégée, Wen ne pouvait pas s'y éterniser. Il n'eut d'autre choix que de rassembler à la hâte quelques affaires, prendre Xiuying par la main, et se joindre à la foule en débandade à la recherche d'un refuge. Ils finirent par accoster à un relais de poste. Et c'est là que Xiuying aperçut au loin un homme qui ressemblait à s'y méprendre à son propre père. « C'est mon père ! s'empressa-t-elle de dire à son mari. Mais que diable fait-il ici ? Comme il ne t'a jamais rencontré, pourquoi n'irais-tu pas t'enquérir discrètement pour tirer les choses au clair. » Aussitôt, Wen suivit le conseil de Xiuying. S'étant lentement approché de lui, il joignit les mains en signe de salutations appuyées, et interrogea poliment le myriarque Liu : « Monsieur ne serait-il pas originaire de Hangzhou ? — Effectivement, je viens de Qiantang. — Puis-je demander à Monsieur quel est son patronyme ? — Je m'appelle Liu. Ma famille appartient à une lignée de hauts fonctionnaires depuis des générations. À cause des désordres commis par Liu Futong, j'ai été appelé à rejoindre mon poste à la capitale. Je voyage avec ma famille, mais me voilà bloqué en ce lieu. Malheureusement confrontés à ces temps de désordres guerriers, il m'est impossible de poursuivre ma route. Que faire ? » Après avoir entendu ces paroles, Wen prit congé et revint vers Xiuying : « C'est bien ton père. Ta mère est également du voyage. » En apprenant que sa mère était à proximité, la jeune fille brûla d'envie de se précipiter pour la retrouver. Mais Wen la retint : « Ne nous emballons pas. Ne sommes-nous pas des revenants du monde des morts ! À agir trop rapidement, je redoute que cela ne suscite des doutes dont découleront des complications. Prenons le temps, agissons avec prudence ? » Xiuying ne voulut pas contrarier son mari, et refréna son impatience. Pourtant comment arriver à brider son désir de voir ceux dont on a été séparé. Cette nuit-là, Xiuying la passa dans une pièce voisine de la leur dans le même relais de poste. La pensée de ses parents l'empêcha de trouver le sommeil, et elle donna libre cours à sa tristesse dans des gémissements et des sanglots retentissants. Liu et sa femme, alertés par ces signes d'affliction, dont la tonalité leur rappelait celle des pleurs de leur propre fille, furent saisis d'un doute poignant qui les incita à aller se rendre compte par eux-mêmes : c'était bien leur Xiuying ! Faisant fi de savoir s'il s'agissait d'un spectre ou d'un être humain, la maman l'enlaça en fondant en larmes. Liu, quant à lui, demeurait incrédule : sa fille étant décédée depuis un moment déjà, ce ne pouvait être qu'un esprit maléfique qui avait usurpé son apparence physique. Xiuying se mit en devoir de le détromper en leur faisant le récit détaillé de ce qu'il s'était passé. Quand bien même, Liu doutait toujours. Face son obstination, Xiuying, à court d'argument, finit par dire : « Père, si vous ne me croyez toujours pas, que n'envoyez-vous quelqu'un au pied du Pic Tianzhu, là-même où se trouve la tombe, pour en faire ouvrir le cercueil qui s'y trouve. S'il est vide, cela prouvera que nous ne sommes pas des fantômes ! » Trouvant pertinent le propos, Liu donna l'ordre à, Li Dao, un de ses vieux serviteurs de prendre immédiatement le chemin pour se rendre sur les rives du Lac de l'Ouest, au Pic Tianzhu, de rencontrer Li Fu et la mère Shi, et de fouiller la tombe pour en vérifier le contenu et de lui en rendre compte dans les meilleurs délais.

Le vieux serviteur se conforma en tous points aux ordres reçus : il se rendit au Lac de l'Ouest où il chercha à rencontrer Li Fu, sans y parvenir car le soir même des événements passés, celui-ci, redoutant que l'affaire ne lui porte tort, avait pris la poudre d'escampette en compagnie de Shi la Dixième sans laisser la moindre trace sur leur destination. Il interrogea alors les anciens assistants de Li Fu qui le conduisirent à l'endroit reculé où ils avaient à

l'époque creusé une tombe. Il avait donc pu ouvrir le cercueil qui se trouvait effectivement aussi vide que l'esprit de Confucius lorsqu'il se retrouva confronter aux interrogations d'un homme borné¹³. Convaincu de la véracité de la résurrection, Liu Dao reprit en toute hâte la direction de Suzhou où il put faire un rapport détaillé de sa mission. Son maître commença à accepter la réalité. Pourtant, il ne partageait pas la joie de son épouse, qui était ravie d'avoir retrouvé sa fille. Pour lui, son gendre n'est qu'un lettré sans-le-sou qui allait ternir le prestige de son arbre généalogique. Il en concevait un grand déplaisir. Sans le tumulte de la guerre, il aurait bien voulu l'écarter à plusieurs reprises, mais il avait préféré refréner son envie.

Comme à la sixième lune de l'année *guiyi*, Fu Shou, le gouverneur provincial de Huainan était venu à bout de Zhang Shicheng, et de concert avec des généraux mongols, parmi lesquels Bayan et Temür, avait écrasé les insurgés, les voies de circulation furent moins incertaines¹⁴. Désireux de ne pas tarder plus longtemps à répondre à l'ordre impérial, Liu hâta son départ pour la capitale, emmenant avec lui femme et fille. Wen aurait bien aimé être du voyage, mais son beau-père en homme profondément vaniteux et attaché aux apparences qu'il était désireux de débarrasser de lui ; il lui interdit de se joindre à eux. Mais les époux n'arrivaient pas à se séparer ce qui eut pour effet de mettre Liu hors de lui. D'autorité, il fit monter sa fille dans la cariole et il s'adressa au jeune homme en ces termes : « Jamais ma famille n'a accueilli dans ses rangs un sans grade académique ou quelqu'un qui n'aurait pas déjà un poste officiel ! Si tu as l'ambition de réussir dans les études, et bien, inscrit ton nom sur la liste des brillants lauréats des concours, afin que je t'accorde la main de ma fille. » Et sur ces mots, il s'élança en toute hâte. Bouleversé par ce qu'il venait d'endurer, Wen rependit des rivières de larmes. Au bord de l'évanouissement, il marmonnait : « Quel odieux personnage ! Qu'il le veuille ou non, moi et ma vertueuse et compréhensive épouse, nous sommes inséparables ! » Et il se mit lentement en route.

Arrivé à la Capitale, alors que le myriarque Liu venait d'enfiler les habits resplendissants d'un haut fonctionnaire aussi puissant que magnifique, Shigao en était réduit à l'extrême indigence. Comment, dès lors, aurait-il même pu imaginer s'approcher de lui ? De son côté, ne pouvant s'appuyer sur quelque Hongniang¹⁶ de bon aloi, comment Xiuying aurait-elle pu savoir que Shigao se trouvait à proximité ? Ses ressources épuisées, le pauvre garçon errait dans la ville, sans refuge, plongé dans une profonde détresse. En cette période du douzième mois lunaire, le vent froid du nord soufflait un air glacial et le ciel s'était empli de nuages qui déversaient généreusement une neige épaisse. Wen avançait malgré les flocons lorsqu'il aperçut, venant vers lui, une vieille femme qui malgré la neige portait une bonbonne d'alcool : elle ressemblait à s'y méprendre à Shi la Dixième et fut bientôt à son niveau. Lorsqu'elle leva les yeux sur lui, la femme fut surprise de reconnaître dans ce jeune homme le lettré Wen. Elle poussa un cri d'effroi, et sans mot dire, accéléra sa marche en tenant toujours fermement son flacon, s'éloignant en baragouinant des « Guanyin Poussah¹⁷ ! Soyez compatissante, épargnez-moi ! » Wen comprit à son attitude qu'elle le prenait pour un spectre, mais il mit ses pas dans les siens et l'ayant rattrapée, il lui dit : « Mère Shi, n'ayant crainte, je ne suis pas un fantôme ! J'ai à vous parler ! » Trop effrayée pour l'écouter, et voyant qu'il la suivait, Shi n'était que plus certaine d'avoir affaire à un revenant. Dans sa panique, elle glissa sur le sol neigeux et s'affala par terre, échappant son fardeau. Elle se redressa pour réaliser qu'une bonne moitié de l'alcool s'était répandue sur le sol. Wen l'aida à se relever : « N'ayant crainte, lui dit-il, je ne suis pas un fantôme » et il répéta plusieurs la même affirmation rassurante. Un regard attentif sur le jeune ramena la Dixième à la raison : « Ne me mentez pas, je ne crains pas les fantômes ! — Je ne vous raconte pas de bêtise : je suis vivant ! Ce que vous ne savez pas encore c'est que mademoiselle et moi sommes tous les deux bel et bien vivants ! — Je n'y crois pas ! Le cercueil était bien fermé, et qui plus est recouvert de terre ! Comment donc en êtes-vous sortis ? — De fait, je ne sais qui a forcé l'ouverture du cercueil avec l'intention de dérober les bijoux de mademoiselle Liu ; quand j'ai repris connaissance, cet homme a eu la frayeur de sa vie et à proprement détalé. Quand j'ai découvert le corps de la demoiselle, j'ai compris qu'elle était

morte pour moi... » et il lui fit le récit précis des choses qui s'étaient produites à la suite de la résurrection de la jeune fille. « Mais, interrogea la vieille femme, que faites-vous ici à la capitale ? — C'est que le père de Xiuying y est venu occuper un poste de mandarin, et que sur le chemin, il a retrouvé sa fille, mais comme il ne voit en moi qu'un pauvre lettré sans le sou, il l'a embarqué elle, et moi, il m'a rejeté. Ne pouvant supporter d'être séparé d'elle, l'ai suivie pour savoir ce qu'il lui arrive. Bravant les rudesses de ce froid glacial, je suis sorti dans l'espoir d'apprendre quoi que ce soit la concernant, et c'est sur vous que je suis tombé. Mais vous-même que diable faites-vous en ce lieu ? — Depuis le jour de votre décès, je n'ai cessé de me sentir coupable tout en craignant les conséquences de mon implication. Le soir même, moi et mon neveu avons déménagé ; ensuite, comme ma fille s'est mariée à quelqu'un de la capitale, je suis venue m'installer ici avec elle. Pourquoi, vous dont la situation est pour le moins précaire, ne viendrez-vous pas chez moi ? La pitance y est modeste, mais vous pourriez y rester un certain temps à y poursuivre les études jusqu'à votre succès aux concours, après quoi vous pourriez songer à vous marier. Qu'en dites-vous ? » Cette invitation sonna aux oreilles du jeune homme comme une rencontre providentielle avec une ancienne connaissance alors même qu'il vivait dans la plus grande détresse, aussi suivit-il la Dixième. Ils ne furent pas long à arriver dans la maison de son gendre à qui elle présenta le jeune homme. Chacun s'installa en fonction du protocole, et la vieille expliqua la situation, ce qui produisit un fort effet sur le gendre qui ne cessait de soupirer. Elle fit chauffer le reste de l'alcool et deux plats qu'elle invita Wen à manger. Puis elle s'affaira à lui préparer une pièce pour qu'il puisse y installer ses effets personnels et poursuivre ses études.

À partir de ce moment, Wen résida chez la mère Shi qui lui prépara ses trois repas quotidiens. Peu enclin à rechercher la gloire, il avait été ébranlé par son expérience récente des vicissitudes de la vie, ce qui lui avait fait comprendre que s'il ne brillait dans la voie des examens, il ne lui serait pas donné de renouer ses liens matrimoniaux et d'honorer la vertu et la fidélité de mademoiselle Liu. Aussi se plongea-t-il avec détermination dans l'étude.

Depuis son installation à la capitale, le myriarque Liu avait attiré l'attention sur lui pour sa richesse, mais aussi du fait qu'il avait une fille : les demandes en mariages pleuvaient en conséquence. Ignorant proprement son ancien gendre, il était décidé à en trouver un nouveau issu d'une famille influente et puissante. Mais, fort heureusement, Xiuying, manifestant une fidélité à toute épreuve, n'approuvait pas ses choix. Et quand ses parents essayaient de l'amadouer, elle leur répondait : « Si quelqu'un parvient à me rapporter mon chausson brodé, c'est avec lui que je me marierais ! » Face à son inébranlable détermination, Liu ne pouvait que capituler.

Un jour, on annonça l'ouverture de la session des concours mandarinaux. Grâce à d'exceptionnels talents et une agilité remarquable, Wen Shigao réussit en se plaçant dans les meilleurs. Sur le tableau des résultats on pouvait clairement lire le nom de Wen Shigao de Suzhou. Comment le myriarque Liu aurait-il pu l'ignorer ? De fait, comme il avait à l'époque particulièrement méprisé le jeune homme, il n'en connaissait que le patronyme, aussi ne fut-il pas instruit de son succès, loin qu'il était de penser qu'un misérable tel que Wen pourrait connaître un jour de gloire tel que celui-ci. De son côté, sa réussite était pour Wen le légitime fruit de ses efforts. Mais l'esprit obtus et mesquin de Liu l'avait toujours conduit à penser qu'on était soit riche soit pauvre et que c'était là chose immuable, incapable qu'il était d'imaginer que tout pouvait changer du matin au soir. Pour lui, les inversions de la fortune étaient inconcevables, aveugle à ce que la roue de la fortune tourne à son rythme, rapide pour les uns, lente pour les autres. C'est ainsi qu'on ne doit pas fixer son jugement sur autrui en ne considérant que ses échecs ou ses succès présents.

Une fois reçu aux examens, Wen Shigao, jeune homme encore célibataire, fut la cible de nombreuses propositions matrimoniales. Il les refusa toutes. Faisant appel aux services de la mère Shi, son ancienne entremetteuse, il lui remit le mouchoir, ainsi qu'un chausson brodé

offert naguère par Xiuying, avec pour mission de se rendre chez Liu pour recueillir sa réponse. Elle s'y rendit avec beaucoup d'allégresse. Chacun y fut aussi surpris qu'enthousiaste. Revoir la maman et sa fille fut pour elle comme de vivre un rêve. Elle produisit mouchoir et chausson et se fit le porte-voix de sieur Wen et de sa demande.

Toute la famille s'en réjouit : « La demoiselle a su distinguer un véritable héros tout en restant fidèle aux principes de la fidélité. » Le myriarque Liu, lui-même, admit : « Le jugement de ma fille est impeccable, sa vertu sans tache. » Se tournant vers la Shi, il ajouta qu'un jour propice aux noces serait bientôt choisi. Pour cela, il fit ériger un flamboyant pavillon et organisa un fastueux banquet pour accueillir l'arrivée du marié lequel s'installerait chez lui. On ne peut décrire tous les fastes qui furent déployés en cette occasion tant les réjouissances semblèrent infinies.

Wen Shigao se révéla, une fois parvenu dans cette situation avantageuse, d'une grande magnanimité. Il ne fit plus aucun cas des ressentiments du passé. Le couple éprouva une profonde gratitude pour Shi la Dixième qui avait fait preuve de bienveillance et de dévouement. Ils la gratifièrent généreusement en la couvrant d'or et d'étoffes précieuses. Son gendre fut aussi l'objet d'une attention fréquente.

Lorsque Zhang Shicheng avait ravagé Suzhou, tous les biens familiaux de Wen Shigao avait été entièrement dispersés, ce qui, du reste, ne l'avait pas affecté. Son goût pour le Lac de l'Ouest était à ce point ancré en lui qu'il retourna avec Xiuying dans l'ancienne demeure des Liu où ils menèrent une vie paisible et joyeuse se délectant des paysages enchanteurs du Lac et de ses montagnes environnantes. Ceux qui naguère avaient reproché à la jeune fille d'avoir transgressé les règles du gynécée, ne pouvaient dès lors plus que chanter sa loyauté et sa fidélité à un seul époux. Tous l'admiraient et trouvaient son histoire particulièrement extraordinaire. Elle se transmet dans la ville et au-delà de Hangzhou, devenant une de ces belles légendes du Lac de l'Ouest qu'aujourd'hui encore on aime à conter sans s'en lasser.

Notes de la traduction

1. Il s'agit de la dynastie des Yuan (1271-1368), période pendant laquelle la Chine est sous la domination mongole et que sont mises en sommeil les études classiques conséquemment à l'abandon du système de recrutement des fonctionnaires par concours tel que mis en place pendant la dynastie précédente qui les favorisait : il ne sera rétabli, encore qu'à une échelle très réduite, qu'en 1315. On lira avec grand profit les pages que consacre, à cette occupation étrangère de moins d'un siècle, Jacques Gernet dans *Le Monde chinois*. Paris : Armand Colin, coll. « Destins du monde », (1972) 1999, pp. 316-336. Notons tout de même que composant son conte au début de la dynastie Qing (1368-1644), l'auteur ne peut guère se montrer critique vis-à-vis des Yuan sans être soupçonné de s'en prendre indirectement aux nouveaux maîtres de la Chine, lesquels ne sont pas Han mais Mandchous. Placer son intrigue à ce moment clef de l'histoire qui verra le retour d'une dynastie chinoise, les Ming (1368-1644), lui épargne l'embarras d'avoir à la faire se dérouler lors des troubles qui conduiront à l'installation d'un régime également peu enclin, au moins un temps, à favoriser le corpus classique.
2. Ère Zhizheng est la dernière de la dynastie des Yuan, elle commence en 1341 et s'achève avec la fondation des Ming en 1368 ; c'est la troisième du règne de l'empereur Shundi (r. 1333-1368).
3. Ancienne capitale impériale — celle des Song du Sud (1127-1279) —, la ville de Hangzhou (province de Zhejiang) est avec Suzhou et Yangzhou (au Jiangsu), un des lieux de villégiature privilégiés des lettrés chinois, grâce notamment à tous les sites qui bordent son Lac de l'Ouest, Xihu. Le Zhaoqingsi, Temple de la Limpide célébration, sis au bord du Lac de l'Ouest, n'a été fondé qu'en 967, donc sous les Song du Nord (960-1127). Seule la salle principale, reconstruite après un incendie en 1929, subsiste à l'heure actuelle avec son imposante statue de Bouddha. Quant au Pont coupé, Duanqiao, évoqué plus loin et qui figure dans le titre, il se trouve au nord du Lac. Son nom lui vient de ce que, certains jours d'hiver, il semble, vu de loin, coupé lorsque la neige du côté sud fond sous l'effet du soleil tandis que le côté nord reste encore recouvert de neige. Ses trois arches semi-circulaires auraient été construites sous la dynastie Tang (618-907).
4. Est « myriarque » celui qui commande à dix mille hommes. C'est le terme retenu avec beaucoup d'à-propos par Jacques Dars (*Op. cit.*, p. 293) pour traduire le terme chinois de *wanhu*, rendu par Charles O. Hucker par « Brigade commander » (*A Dictionary of Official Titles in Imperial China*. Stanford, 1985, p. 562)
5. *Chenghuang shen*, le Dieu des remparts ou, comme chez Jacques Pimpaneau (1934-2021) (*Chine. Mythes et dieux*. Arles : Picquier, (1995) 1999, pp. 224-227), le « Dieu des fossés et des murailles » est la divinité protectrice des cités murées.
6. La montagne Tianzhu ou Tianzhu feng (Pic Tianzhu) est la colline Tianzhu qu'on visite pour les trois temples qui s'y trouvent. Elle est située à quelque 7 km au sud-ouest du Lac de l'Ouest.
7. Le *li* est une unité de mesure valant quelque 500 m.
8. Fan Dafu *alias* Fan Li (536-448), avait pour épouse la belle et légendaire Xi Shi dont le destin fait l'objet de moult légendes et dont la beauté remarquable a été chantée à toutes les époques. Les époux sont souvent représentés naviguant sur les eaux du lac Tai qui relie le Jiangsu au Zhejiang actuels.
9. Sur Chang'E, la déesse de la lune, voir la notice que lui consacre Rémi Mathieu dans *Les 100 légendes de la mythologie chinoise*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? », n° 4298, 2025, pp. 22-23
10. L'empereur Shundi (r. 1333-1368) est donc le dernier souverain de la parenthèse mongole. Il fut, comme l'ensemble des successeurs de Kubilai (Koubilai, 1260-1294), sous le contrôle de

« grands ministres et de hauts dignitaires » pendant que dans les provinces « administration et pouvoirs locaux de plus en plus corrompus agissent à leur guise » comme l'indique Jacques Gernet lorsqu'il analyse les causes de la chute des Yuan, et le rôle joué dans ce mouvement par certaines des insurrections populaires de nature « plus nettement religieuse que politique » (Voir J. Gernet, *Op. cit.*, pp. 325-326). Les travaux sur le cours du Fleuve Jaune, Huanghe, auquel fait référence l'auteur, ont été rendus nécessaires par les terribles inondations qui ont marqué l'année 1351 et ont conduit à de grandes insurrections.

11. Liu Futong (1321-1363) fut le leader des Turbans rouges (*Hongjin*, 1351-1366) « la plus importante des organisations secrètes » d'alors, « ainsi dénommée à cause de la coiffure adoptée par ses membres » (Gernet, *Ibid.*, p. 326).
12. Zhang Shicheng (1321-1367) fut un des grands chefs des Turbans rouges (Voir *supra*, note 11), et très actif dans la région de Suzhou, avant d'être exécuté, ou conduit au suicide, par son principal rival, Zhu Yuanzhang (1328-1398), le fondateur des Ming (1368-1644).
13. L'auteur fait une allusion piquante à un passage du *Lunyu* (IX-8), ouvrage qui recueille les propos de Confucius (551-479), dans lequel le Maître dit (ici traduit par Jean Levi (*Les Entretiens de Confucius in Les deux arbres de la Voie*. Paris : Les Belles Lettres, coll. « Bibliothèque chinoise », t. 2, 2018, p. 58) : « Suis-je savant ? Non, je ne suis pas savant. Mais quand un quidam m'interroge et que je reste sec, je retourne la question sous tous les angles jusqu'à ce que je trouve une réponse. »
14. Après avoir rencontré des succès contre les Turbans rouges en qualité d'administrateur (*pingzhang*) de la région de Huainan (dirigée depuis Yangzhou), Fu Shou (?-1356) périt sous les coups de Zhu Yuanzhang en 1356. L'année *guiyi* est 1653 ; le sixième mois lunaire de cette année-là correspond à notre mois de juillet.
15. Si Yuelu Temür (?-1352) a bien pris part à la campagne décrite dans le conte, il semblerait que l'auteur se trompe en impliquant Bayan qui, né en 1236, meurt de maladie à l'âge de 59 ans en 1295.
16. Hongniang (« La Rouge ») est la servante débrouillarde qui assiste sa maîtresse, la jeune Cui Yingying, en servant notamment d'intermédiaire avec le lettré Zhang, héros du fameux *Xixiangji*, chef-d'œuvre du théâtre de la dynastie des Yuan, que l'on doit à Wang Shifu (ca. 1250 - ca. 1307) et qu'on peut lire en traduction française grâce à Rainier Lanselle : *Le Pavillon de l'Ouest*. Paris : Les Belles Lettres, coll. « Bibliothèque chinoise », 2015.
17. Guanyin est une divinité bouddhique, Bodhisattva de la compassion, représentée sous une forme féminine en Chine et vénérée pour venir en aide à tous les nécessiteux.

Table de matières

Avertissement, p. 3

Traduction, p. 5

Notes de la traduction, p. 19

Marseille, 15-III-2026

